

# 23000

## Du même auteur

Les Cœurs des quatre Éditions Gallimard, 1997

Dostoïevski-trip Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2001

> *La Glace* Éditions de l'Olivier, 2005 Points n° P1844

> *Le Lard bleu* Éditions de l'Olivier, 2007

> Journée d'un opritchnik Éditions de l'Olivier, 2008 Points n° P2336

Roman Éditions Verdier, 2010

La Voie de Bro Éditions de l'Olivier, 2010 Points n° P3008

*Le Kremlin en sucre* Éditions de l'Olivier, 2011

*La Tourmente* Éditions Verdier, 2011

# VLADIMIR SOROKINE

# 23000

traduit du russe par Bernard Kreise

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Zakharov en 2006, sous le titre: 23 000.

ISBN 978.2.8236.0053.7

© Vladimir Sorokine, 2006.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

#### La chair en effervescence

L'orange était toujours sous le buffet.

Le garçon se coucha par terre, glissa la main sous le meuble et la tendit vers l'orange. Mais il ne parvint pas à l'attraper. Ses doigts palpèrent de la poussière et un noyau de cerise desséché.

 Chachien! bougonna-t-il d'une voix dépitée vers l'espace obscur sous le buffet.

Il repoussa le noyau et menaça l'orange avec son poing. Il se redressa, se mit à genoux et resta assis par terre en farfouillant dans son nez. Il se leva, regarda autour de lui. Sur le dessus du buffet, à côté du sucrier, d'une bouteille de ketchup et d'un pot de café soluble, maman avait oublié son poudrier rose aux reflets argentés. Le garçon le prit, le tourna dans ses mains et l'ouvrit. Dans le miroir rond, il découvrit un visage avec de grands yeux bleu clair légèrement écarquillés, de grandes oreilles décollées, un petit nez retroussé, une petite bouche humide et interrogative, le visage d'un garçon blond oligophrénique qui le regardait.

 Bonjour, Mickey Rourke, fit-il avant de fermer le poudrier et de le reposer.

Il ouvrit un tiroir du buffet. Il contenait les couverts. Le garçon attrapa une cuillère, s'allongea par terre et essaya d'atteindre l'orange. En vain.

– Je vais t'arrêtater, espèce de Tchétchène! grogna le gamin en s'adressant au lino poussiéreux qu'il percuta avec la cuillère. C'mone! C'mone!

L'inaccessible orange se terrait dans la pénombre.

Le garçon s'assit par terre. Il examina la cuillère. Il la cogna contre le buffet. Il se remit debout et heurta légèrement le tiroir ouvert.

- Hm-m-m! Chachien... ronchonna-t-il en se frottant la tête avant de flanquer la cuillère dans le tiroir.

Il prit un couteau. Il le tripota. Il le compara à la cuillère.

- Espèce de chachien, toi aussi!

Il jeta le couteau dans le tiroir. Repoussa le tiroir. S'approcha des plaques électriques. Au-dessus, une passoire, une fourchette à deux dents, une écumoire, une louche et un rouleau à pâtisserie étaient accrochés au mur. Le garçon porta son regard sur le rouleau.

### – Voilà!

Il se hissa sur la pointe des pieds et tendit la main vers le rouleau. Il réussit à peine à en effleurer le bois rêche de l'extrémité de ses doigts. Le rouleau oscilla. Le garçon l'examina. Il approcha alors une chaise de la cuisinière, grimpa dessus. Il se cambra. Saisit le rouleau. Mais l'autre extrémité percée d'un trou par où passait une ficelle était encore loin de sa main.

- Tu vas voir, chachien... grommela-t-il sans relâcher le rouleau, et il leva son pied gauche qui était nu et le posa sur une plaque de la cuisinière.

Il tenta de tirer le rouleau. Mais la petite boucle de ficelle ne voulait pas s'échapper du crampon en bois. Le garçon commença alors à relever le pied droit en ahanant. Ce n'était pas commode. Il saisit plus fermement le rouleau en prenant appui sur son pied gauche.

Apgréïde, la grosse…

Il repoussa la chaise avec son pied et se redressa brusquement de toute sa hauteur sur la cuisinière, mais il chancela en s'efforçant de retrouver son équilibre, et il empoigna le rouleau de ses deux mains. La boucle de ficelle se tendit et se détacha du crampon. Le garçon péta. Puis il bascula en arrière en agrippant le rouleau.

– Et hop!... fit quelqu'un dont les mains puissantes le recueillirent en douceur.

Et le déposèrent aussitôt sur la chaise.

Le garçon se retourna. C'était un inconnu.

Micha, voyons... dit l'homme en hochant la tête d'un air désapprobateur. Ce ne sont pas des choses à faire!

Il était de grande taille, carré d'épaules, son visage était bronzé,

et il semblait débonnaire. Ses yeux bleu turquoise exprimaient la bienveillance. Ses mains robustes soutenaient le garçon avec précaution. Elles avaient une odeur agréable.

- Tu as décidé de devenir cascadeur? demanda-t-il en arborant un large sourire qui dévoila ses dents blanches et puissantes.
- Na-an... maugréa le garçon qui restait sur ses gardes et serrait le rouleau dans ses mains.

L'homme ôta le garçon de la chaise et il le reposa par terre. Il s'assit à côté de lui. Le visage du garçon se retrouva juste à la hauteur du visage souriant de l'homme. Une petite cicatrice barrait l'une de ses pommettes. Ses cheveux rouquins étaient coupés court en brosse.

- Si tu veux attraper l'orange sous le buffet, mieux vaut le faire avec un balai plutôt qu'avec un rouleau à pâtisserie. Tu sais pourquoi?
- Na-an... répondit le garçon dont les grands yeux d'un bleu transparent regardaient l'inconnu de travers.
- Parce que avec le rouleau, ta grand-mère étale la pâte de ses tartes. Alors qu'avec le balai, ta maman nettoie le sol. Tu aimes les *pirojki* à l'œuf?
  - Ouais. J'aime aussi les boulettes de viande.
- Eh bien, le rouleau, il ne faut s'en servir que pour étaler de la pâte.

L'homme retira le rouleau des mains du garçon et le raccrocha à sa place.

- Maintenant, ton orange, on va la récupérer.

L'inconnu s'éloigna d'un pas assuré, il ouvrit la porte des toilettes, prit le balai et l'emporta à la cuisine. Il se pencha jusqu'au sol et fit rouler facilement l'orange de sous le buffet. Il la rinça dans l'évier, l'essuya avec un torchon et la donna au garçon.

- Mange-la, Micha, et habille-toi. Maman t'attend.
- Où est-ce qu'elle est?
- Chez tante Vera. Rue Piatnitskaïa. Tu te souviens de tante Vera? Celle qui t'a offert un dinosaure?

- Oui.
- C'est moi qui l'ai acheté, ce dinosaure. Au Monde des enfants.
- Et vous... vous êtes qui?
- Je suis le mari de tante Vera. Mikhaïl Palytch, Micha, comme toi, répondit-il en lui tendant sa grande main. Faisons connaissance, on a le même prénom!

Le garçon lui tendit la main. Les doigts costauds à la peau cuivrée se refermèrent délicatement autour de sa menotte.

Des chiens aboyèrent dans la rue. L'homme s'approcha de la fenêtre et observa la scène en bas de derrière le rideau.

Le garçon se mit à éplucher l'orange.

- Tu t'habilles tout seul ou c'est ta maman qui t'aide? demanda l'homme qui continuait de regarder par la fenêtre.
  - Tout seul.
- C'est bien, fit l'homme, qui tira le rideau. Moi aussi, à six ans je m'habillais tout seul. Et je savais déjà faire du vélo. Tu en as un?
- Hmmm. À la campagne, chez grand-mère. Mais Tolik a tordu une de mes roues en huit. Et il crache partout! s'écria le garçon, qui farfouillait dans l'orange.
  - Tolik? s'étonna l'homme.
- Non, le vélo. Tolik, il crache pas. Il grimpe par-dessus la palissade des Mokhnatch. Et il leur pique tout ce qu'il trouve.

L'homme soupira profondément.

- Tu sais quoi, Micha, je vais l'éplucher, ton orange. Et pendant ce temps, tu vas t'habiller.
  - Et on fait quoi, nous? On va à la campagne chez tata Vera?
- Absolument, répondit l'homme qui lui prit son orange. C'est pour ça qu'on ne doit pas perdre de temps. Il faut qu'on aille se baigner. Il fait une telle chaleur... Et je n'ai pas envie qu'on reste coincés dans les bouchons. Allez, vas-y, mon petit Micha!

Le garçon partit en courant dans sa chambre. Une grande valise bleu foncé était posée près de la porte d'entrée.

- Elle est à vous, la valise? cria le garçon.
- Oui.

- Qu'est-ce qu'il y a dedans?
- Rien! dit l'homme en riant. Habille-toi, cascadeur!

Le garçon entra dans sa chambre.

Il retira le short du dossier de sa chaise et commença à l'enfiler. Mais il vit son dinosaure en peluche, posé sur son oreiller et à moitié dissimulé sous la couverture. Un morceau de glace fondait à côté de lui. Une tache humide s'étalait sur l'oreiller.

- Ah, espèce de grosse glace! s'exclama le garçon qui s'emmêla les pieds dans son short avant de se précipiter sur son lit pour flanquer le glaçon par terre. Tu as fait pipi, la glace! Apgréïde, Apgréïde!

Il réussit enfin à enfiler son short, passa une chemise et chaussa ses sandales. Puis il ramassa le glaçon et se précipita à la cuisine en le tenant dans sa main.

- La glace a fait pipi!

L'homme était assis sur une chaise et il regarda en souriant le garçon qui arrivait à toute allure. L'orange qui n'était toujours pas épluchée était posée sur la table. Le garçon jeta le glaçon dans l'évier. L'homme se souleva de sa chaise.

- Tu t'es habillé? Bravo!

Il sortit son téléphone portable, composa un numéro.

- C'est bon.

Il remit le portable dans sa poche.

- Il est temps d'y aller, Micha.
- Et l'orange? demanda le garçon qui leva les yeux vers l'homme.
- Plus tard. Tu auras tout ce que tu veux, plus tard...

L'homme tira de sa poche une minuscule cartouche de gaz qu'il projeta sur le garçon aussitôt après s'être serré les narines entre ses doigts.

Le garçon secoua la tête, il grimaça. Se détourna en recouvrant son visage de ses mains. Bâilla. Puis sortit à toute vitesse de la cuisine. Au milieu du couloir, ses jambes flageolèrent et il commença à tomber. Dans les bras d'un autre homme qui venait d'entrer. Et qui porta le garçon dans la chambre. L'homme qui se trouvait dans la cuisine apparut en continuant de se pincer le nez. Les deux

hommes se penchèrent au-dessus du garçon. Le premier était un peu plus grand que le second. Les frères de la Lumière l'appelaient Dor. Le second, un blond à la chevelure opulente et à la petite barbe châtain clair, se nommait Yasto. Tous les deux avaient des mains puissantes, hâlées et musclées. Ces mains s'affairèrent avec dextérité: elles attrapèrent une petite seringue contenant un liquide brunâtre, elles l'injectèrent en un rien de temps dans l'épaule du garçon, elles le déshabillèrent complètement et lui mirent une couche.

Dor apporta la valise bleue, il l'ouvrit. Elle contenait une couverture en poil de chameau. Les deux hommes enveloppèrent avec précaution le garçon dans la couverture en laissant son visage dégagé. Et ils le déposèrent dans la valise. Yasto souleva prudemment une paupière de l'enfant. L'œil bleu clair, transparent sur le pourtour de l'iris, lança sur lui un regard fixe et songeur.

- Il est endormi, marmonna Yasto.
- Les deux énergumènes sont toujours en bas? chuchota Dor.
- Oui.
- L'ascenseur?
- Rien de nouveau.
- Alors c'est toi qui t'en chargeras.
- D'accord.

Ils prirent les mains inertes et décolorées du garçon, et ils se figèrent quelques instants, les yeux mi-clos. Puis, après avoir recouvré leurs esprits, ils fermèrent la valise. Yasto la souleva délicatement et la porta jusqu'à l'entrée. Il la reposa. Il entrouvrit la porte et Dor et lui s'immobilisèrent en tendant l'oreille. La cage d'escalier était silencieuse. Les deux hommes se regardèrent droit dans leurs yeux bleu turquoise et bleu-gris. Et ils s'enlacèrent soudainement en se pressant la poitrine avec une ardeur frénétique et réciproque. Des sons ténus provenant du tréfonds de leurs entrailles s'échappaient de leurs bouches, leurs mains puissantes s'agrippèrent, se contractèrent et s'ankylosèrent. Leurs têtes se mirent à trembler. Leurs cœurs parlèrent.

- Dor... marmonna Yasto.
- Yasto... exhala Dor.

Ils geignirent, puis ils se détachèrent et s'écartèrent brusquement l'un de l'autre.

Ils retrouvèrent aussitôt leur état normal. Se calmèrent. Aspirèrent de l'air. Et l'expirèrent tout doucement.

Dor fit un pas hors de l'appartement. Et il commença à descendre l'escalier: l'ascenseur était en panne. Quelques instants plus tard, Yasto le suivit, la valise à la main. Dor descendait rapidement mais sans précipitation les marches, mouvant avec légèreté son corps souple et puissant.

C'est sur le premier palier de cet immeuble de quinze étages construit en éléments préfabriqués que Valera Sopléoukh, un SDF, roupillait de temps à autre. Il avait passé la nuit dernière dans cette cage d'escalier avec Zoulfia, sa copine. Elle venait de réveiller Sopléoukh pour lui réclamer une bière. Ce dernier se tenait à genoux et braillait des jurons d'une voix éraillée tout en fouillant dans ses poches crasseuses pour en extraire la menue monnaie qui lui restait de la veille. Lorsqu'il entendit quelqu'un descendre les marches, il leva la tête et entonna sa rengaine.

– Hé, les compatriotes, donnez de quoi étancher sa soif à un ancien scaphandrier!

Tout en s'approchant d'eux, Dor enfonça une main dans sa poche. Les deux SDF virent son geste.

– Cher compatriote, sois pas rapiat, moi aussi j'ai... lança le clochard, mais il n'acheva pas sa phrase.

Dor lui avait subitement asséné un coup de casse-tête sur le crâne, d'une violence terrible. Un léger craquement d'os se fit entendre. Zoulfia recula, sa bouche édentée grande ouverte. Dor avança d'un pas dans sa direction et la frappa en bas du front. Sa tête heurta brutalement le mur recouvert de graffitis, tandis que Sopléoukh s'effondrait par terre sans un bruit. Dor l'enjamba, puis il enfonça son casse-tête dans sa poche après l'avoir enveloppé dans un mouchoir, et il poursuivit sa descente. Yasto ne progressait pas

aussi vite, car il portait la valise avec précaution. En passant entre les deux SDF qui gisaient sur les marches, il jeta un coup d'œil aux jambes de Zoulfia qui soubresautaient et baignaient dans sa pisse, et il releva instinctivement la valise bleue, puis il atteignit le rez-de-chaussée, longea l'ascenseur et le panneau des annonces, et sortit enfin dans la cour après avoir saisi de la main gauche le bâton de maréchal en acier sur le jambage de la porte d'entrée.

La cour était ensoleillée et l'air étouffant. Une Jigouli poussiéreuse était stationnée devant l'immeuble. Un blond dégarni aux yeux bleu clair, vêtu d'un tee-shirt gris, était assis au volant et observait trois chiens errants qui grognaient dans sa direction avec des mines soupçonneuses. Dès qu'ils aperçurent Yasto, ils aboyèrent plus bruyamment et cédèrent un peu de terrain. Yasto déposa la valise sur le siège arrière et s'assit à côté du conducteur. La Jigouli démarra et commença à sortir de la cour.

- C'est bon? s'enquit le chauffeur.
- C'est bon, répondit Yasto.
- Ah, ces chiens... marmonna le chauffeur.
- Ils nous flairent, hein! remarqua Yasto avec un sourire nerveux.
- Je ne le savais pas autrefois.
- Ton cœur est encore jeune, Mokho, remarqua Yasto en portant sa main égratignée à ses lèvres pour sucer une goutte de sang qui perlait.

La Jigouli déboucha dans la rue Ostrovitianov. À l'instant même, un crossover massif bleu foncé, une Lincoln Navigator, se cala derrière elle. Irè, un homme maigrichon, était au volant, Dor était assis à côté de lui.

- Où est-ce qu'on s'arrête? demanda Irè.
- C'est eux qui décident, répondit Dor, qui avait l'air épuisé et serrait son visage viril dans ses mains.

La Jigouli tourna dans la rue Profsoyouznaïa, elle roula un moment, puis elle s'arrêta. Le crossover stationna à côté d'elle. Dor bondit de la Lincoln Navigator pour ouvrir la porte arrière. Yasto, qui était sorti de la Jigouli, lui transmit la valise. Dor la

glissa à l'arrière du crossover et s'assit à côté d'elle. Yasto claqua la porte de la Lincoln Navigator, qui redémarra aussitôt en faisant une brusque embardée pour se dégager de la Jigouli. Une Mercedes S 500 aux vitres fumées, avec des plaques d'immatriculation bleues de la police, se plaça derrière elle. Obu, Tryv et Merog s'y trouvaient, ils avaient revêtu des uniformes d'officier de police. Obu plaqua son mobile contre son oreille.

- C'est moi.
- C'est bon, répondit Irè en laissant passer devant lui la Mercedes.

Dor ouvrit la serrure à combinaison de la valise bleue et souleva le couvercle. Le garçon dormait dans la couverture. Son visage avait retrouvé quelques couleurs. Dor lui prit la main. Elle était fraîche et inerte. Il se pencha au-dessus de lui, appliqua la main du garçon contre sa poitrine et ferma aussitôt les yeux.

Soudain, dans la file de droite, deux voitures s'accrochèrent et l'une d'elles heurta le crossover. La Lincoln fut secouée, elle zigzagua. Dor entoura la valise de ses bras pour la maintenir sur le siège.

- A-a-ah! grogna Irè, qui laissa tomber son mobile pour s'agripper au volant.
  - Ne t'arrête pas! l'enjoignit Dor en regardant en arrière.
  - C'est qui?
- De la chair, de la chair!... s'exclama Dor pour le rassurer, alors qu'il observait les véhicules qui avaient stoppé. Ce n'est que de la tôle froissée.

Le crossover poursuivit son chemin. Son aile arrière déglinguée traînait sur la chaussée. Au feu rouge, il s'arrêta à côté de la Mercedes. Dor ouvrit la portière et transmit la valise à Merog, qui la posa à côté de lui sur le siège arrière. La Mercedes repartit dare-dare malgré le feu rouge. Merog ouvrit la valise et contempla le garçon endormi. Il ferma ses yeux bleu et marron. Son visage sembla se pétrifier instantanément.

Ils empruntèrent le boulevard périphérique.

Tout d'un coup, la Mercedes se mit à tanguer. Et on entendit le léger claquement d'un pneu crevé.

Obu se rangea sur la file de droite et stationna sur le bas-côté. La Mercedes était inclinée vers la droite.

Les hommes assis dans la voiture échangèrent des regards exprimant la tension qui régnait dans le véhicule. Merog referma la valise, il sortit d'un sac de sport un pistolet muni d'un silencieux. Tryv tira de sous son siège une arme automatique à canon court, il en débloqua la sécurité.

Obu regarda dehors à travers la vitre.

- Ce sont les deux pneus de droite. Ce n'est pas un hasard.
- On a deux roues de secours? demanda Merog.
- Oui, grâces à la Lumière! répondit Obu qui prit l'arme automatique des mains de Tryv. Change les roues.

Aussitôt il appela Dor.

- On est immobilisés. On a deux roues crevées. Ce n'est pas un hasard. On a besoin des frères.
  - J'arrive, fit Dor.
  - Non! C'est dangereux. Tu as une aile qui traîne par terre.
  - Rien de grave.
  - Tu vas attirer la chair.
  - J'ai confiance en mon cœur, Obu, je vous rejoins.
- Dor, on a besoin des frères! La chair est en effervescence. Je le conçois.
  - J'appelle le Bouclier.
- C'est dangereux. La chair le sent. On a besoin d'autres frères, tout simplement!
  - Je les appelle.

Tryv sortit du véhicule et commença à changer la roue avant. Le crossover, avec son aile qui traînait par terre, passa à côté d'eux et s'arrêta dix mètres plus loin. Obu baissa la vitre fumée. Une Toyota blanche de la police de la circulation, munie d'un gyrophare, s'approcha. Un lieutenant grassouillet au visage bouffi et à l'air furibard en sortit, il fit un salut de la main, laquelle tenait une cigarette qu'il n'avait pas encore allumée.

– Ça va comme vous voulez?

- Pas de problème.
- Les deux d'un coup? Eh ben dites donc! Comme on dit, même la Mercedes a la peste. Un coup de main?
- Je veux bien, si tu as le temps, répondit Merog à la place de Tryv, après avoir baissé sa vitre fumée tout en tenant son pistolet prêt à tirer. Hier, je me suis brûlé la main avec de l'eau bouillante, et le capitaine Varennikov (il hocha la tête en direction d'Obu) a une hernie à la couille gauche à cause de sa trop grande activité sexuelle!

Obu, Merog et Tryv éclatèrent de rire.

– C'est des choses qui arrivent dans la délicate mission qui est la nôtre... ricana le lieutenant qui bâilla nerveusement et tapota ses poches. Je vais vous donner un coup de main, les gars. Aider les copains, c'est un devoir sacré... Putain, où est-ce que j'ai mis mon... J'ai dû le laisser dans la bagnole, comme d'habitude.

Il se retourna.

– Liokha, envoie-moi du feu!

Une porte de la Toyota s'ouvrit, un brigadier armé d'une kalachnikov en surgit. Dans la main du lieutenant apparut un couteau dont la lame fine claqua en se dépliant.

- Tiens! fit le lieutenant qui avait rougi instantanément d'émotion en pointant son arme en direction du cou de Tryv, lequel s'esquiva, si bien que la lame ne pénétra que dans son épaule. Au même moment, une balle bien ajustée, tirée par Merog à travers la portière de la Mercedes dont la vitre avait été baissée, perfora la tête grassouillette du lieutenant. Le brigadier déclencha un tir en rafale. Les balles frôlèrent Tryv, elles ricochèrent sur la carrosserie de la Mercedes blindée. Dor, qui avait ouvert le coffre du crossover, envoya une longue salve sur la Toyota. Son pare-brise vola en éclats; le brigadier s'effondra, farci de balles. Le canon d'une kalachnikov munie de son chargeur parut à la portière d'une Jeep métallisée qui zigzaguait. Le chargeur cracha ses munitions sur le crossover bleu. Une explosion disloqua alors le véhicule et projeta Dor sur la chaussée, alors qu'il était en train de s'éloigner en courant. Obu baissa la vitre de la

porte arrière, puis il envoya une longue bordée en direction de la Jeep. Celle-ci télescopa une camionnette et des tirs jaillirent de ses portières dont les vitres avaient été pulvérisées. Les deux véhicules dans la file de gauche du périphérique s'enflammèrent. Obu, Merog, depuis les portières aux vitres baissées de la Mercedes, et Dor qui s'était relevé, depuis la chaussée, ouvrirent le feu en direction de la Jeep. Un camion laitier qui roulait à vive allure freina et dépassa les voitures en flammes, mais une balle perdue se logea dans la gorge du conducteur. Le camion ripa vers la droite et s'incrusta dans la Mercedes noire. La citerne jaune portant l'inscription «Lait» peinte en bleu se désarticula et finit par se fracasser. Le lait se déversa à l'intérieur de la Mercedes. Obu et Merog suffoquant dans le lait s'ingénièrent à extirper de la voiture la valise contenant le garçon. Obu était blessé au cou et ses forces déclinaient rapidement. Le lait remplit l'habitacle de la voiture en un instant; Merog trouva à tâtons la poignée de la portière, il l'ouvrit et roula sur l'asphalte en tenant la valise. Obu était demeuré dans le véhicule, noyé dans le lait. Le liquide blanc se répandit sur l'asphalte depuis la porte arrière de la Mercedes restée ouverte. Merog attrapa la valise, il s'accroupit, regarda autour de lui. Le trafic sur le périphérique était interrompu. Deux voitures et le crossover explosé brûlaient. Dans la Jeep métallisée, personne ne donnait signe de vie. Dor s'éloigna du crossover en flammes et s'approcha de Merog en titubant. L'explosion l'avait gravement estropié et il effectuait ses derniers pas sur terre en serrant dans la main droite une arme automatique tout en retenant de la main gauche ses boyaux près de gicler de son ventre éclaté. Son visage ensanglanté et carbonisé était méconnaissable.

Réunis le Cercle de la Force! éructa-t-il avant de s'effondrer.
Son sang se mêla au lait.

Merog tressaillit de tout son corps, il claquait des dents. Il ramassa l'arme qui s'était échappée de la main ensanglantée de Dor, souleva la valise, sauta par-dessus la rampe de sécurité métallique et, en répandant autour de lui des gouttes de lait, il se précipita

vers le bas-côté, puis traversa le gazon et les arbustes en direction des tours du Tioply Stan qui s'élevaient non loin de là.

Des gens firent preuve de témérité et sortirent de leurs voitures bloquées.

- Il est là-bas, c'est lui!
- Allez-y, les mecs, rattrapez-le!
- Où est-ce que tu files, espèce de salopard, arrête-toi!
- Quelle horreur!
- Nikita, appelle la police!
- Mais c'est un flic, lui aussi! Tu parles d'un loup-garou, putain!
- Retenez-le, cette ordure!
- Mais il y a un poste de la police de la circulation juste à côté, à deux pas d'ici!
- Ils ont entendu les coups de feu, ils ne vont certainement pas tarder à rappliquer!

Beaucoup de gens téléphonaient avec leurs mobiles.

Après avoir traversé les arbustes, Merog longea des box de voiture et se retrouva rue du général Tioulenev. Comme on était dimanche, la rue était à moitié vide, quelques rares véhicules circulaient, les piétons étaient peu nombreux. La plupart ne marchaient pas, mais restaient médusés, l'oreille tendue au vacarme qui provenait du périphérique. Merog s'arrêta derrière l'un de ces box en tôle ondulée, il posa la valise par terre, essuya son visage trempé de lait et jeta un coup d'œil autour de lui. Trois femmes échangeaient des propos animés près de l'entrée d'un immeuble en essayant de distinguer à travers les arbres et les buissons ce qui se passait sur le boulevard. Un groupe d'ados jaillirent d'une autre entrée et ils partirent en courant du côté du périphérique. Une sourde déflagration retentit; apparemment, le réservoir d'une voiture en feu venait d'exploser. Une Daewoo Nexus verte dépassa Merog, puis elle s'immobilisa. Le chauffeur, un homme très maigre et voûté, l'air morose, en sortit, une cigarette aux lèvres. Il se souleva sur la pointe des pieds pour lorgner dans la direction du périphérique.

- Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? demanda-t-il à haute voix à la rue.
- Des terroristes, répondit Merog en le fixant depuis le box, et il braqua son arme sur lui.

L'homme fut frappé de stupeur. Il regarda Merog d'un œil sombre. Ainsi que ses épaulettes de policier ruisselantes de lait.

De sa main gauche, Merog souleva la valise, puis il s'approcha de la voiture.

– Ouvre la porte arrière!

En marchant, il pataugeait bruyamment dans le lait qui remplissait ses bottes. L'homme lança à Merog, recouvert de lait et dégoulinant de la tête aux pieds, un regard noir et stressé.

- Je compte jusqu'à un, fit Merog en enfonçant le canon court de son arme dans le ventre sec de l'homme.

Celui-ci recouvra ses esprits. Il ouvrit la portière.

- Mets-toi au volant. Et lentement.

L'arme se ficha dans le dos décharné de l'homme. On entendit les sirènes des voitures de police du côté du périphérique. Merog mit la valise sur le siège arrière, il attendit que l'homme soit installé au volant avant de s'asseoir à côté d'elle.

– Démarre! cria-t-il en passant le canon de son arme entre les sièges. L'homme posa la main sur le levier de vitesses. Une goutte de lait s'échappa de la bouche du pistolet. Et tomba sur la main osseuse du conducteur. Qui enclencha la première. La voiture partit.

- Plus vite, lui ordonna Merog.

Le conducteur, tassé sur son siège, accéléra.

Merog ôta la cigarette fumante des lèvres de l'homme et la jeta par la fenêtre. La voiture atteignit une bifurcation.

– À droite, lui intima Merog.

La Nexus emprunta la rue Tioply Stan. Merog entrouvrit la valise: le garçon était toujours endormi dans la couverture. Merog referma la valise, puis il enfonça la main dans la poche gauche de son pantalon détrempé. Elle était vide: son mobile était resté dans la Mercedes.



